

FANTÔME D'AMOUR

Cyrille Audebert

**FANTÔME
D'AMOUR**

roman

Sindbadboy Éditions

© Cyrille Audebert
Sindbadboy Éditions
pauletmickey@wanadoo.fr
ISBN 978-2-9528573-4-5

Achevé d'imprimer 2^{ème} trimestre 2008
Dépôt légal 2^{ème} trimestre 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que se soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du

Code de la propriété intellectuelle.

à Marie, si longtemps enfermée dans ses souvenirs,
comme dans une noire valise,
et qui aujourd'hui enfin
a revu le soleil.

PROLOGUE

« Franchement. Tu la trouves comment ?

— Intéressante. »

Songeurs, le menton planté dans la paume de leurs mains, les deux hommes ne parvenaient pas à détourner leur regard de la nouvelle venue.

« Youn... J'ai dit *franchement*.

— Tu y tiens vraiment?... Eh bien, je la trouve fatiguée.

— Fatiguée... »

Soudain sceptique, Alexandre s'accorda un moment de réflexion avant de poursuivre :

« Pas faux... Mais c'est justement l'âge et l'expérience qui lui donnent ce charme si particulier, non ?

— Ouais, je confirme. Mais... sans vouloir te vexer : elle serait pas, en plus, un poil vulgaire ? »

L'œil de plus en plus terne, Alexandre redoubla d'attention pour contempler la captive posée sur une chaise de jardin :

« Figure-toi que c'est exactement ce que j'ai pensé en la voyant la première fois. Mais finalement, j'ai pas pu m'empêcher de lui trouver un petit côté chic et de l'embarquer. »

Youn haussa les épaules. Chic ? Pourquoi pas après tout ? Chic. Suffisamment pour ce qu'Alexandre comptait en faire.

« Tu vas l'enfermer avec les autres ?

— Ouais, mais pas tout de suite. Je vais d'abord la garder un peu auprès de moi. J'ai trop besoin de compagnie en ce moment.

— Je connais ça, compatit Youn en hochant la tête pour donner davantage de poids à ses mots. Où tu l'as trouvée, celle-là ?

— À la gare. Près d'un guichet. Elle était seule, abandonnée au milieu des passants. T'imagines pas comme elle semblait perdue.

— Hmm... Alex, je peux te dire un truc ?

— ...

— En ami, hein ? Bon, alors écoute : il va falloir que t'arrêtes tes conneries. Ça devient vraiment trop dangereux tes histoires. Tu risques de te faire piquer. Et après, est-ce que tu penses seulement à elle ? Qu'est-ce que tu crois qu'elle deviendra, une fois que tu seras sous les verrous ? »

Pour appuyer son propos, Youn ouvrit les bras en grand et désigna les contours de la petite pièce :

« Et, crois-moi, celles-là aussi se retrouveront sans défense ! »

Alexandre leva un sourcil étonné. À croire qu'il découvrait les lieux pour la première fois. Pourtant, les innombrables piles de valises, qui paraissaient escalader les murs aux quatre coins de la pièce, avaient toujours été là. Même la fenêtre avait baissé pavillon sous les assauts de ces envahissants bagages.

« Ils m'attraperont jamais », affirma Alexandre en tendant la main pour flatter le cuir d'une valise proche.

La valise se serait mise à ronronner que Youn n'en aurait pas été étonné. Il laissa son ami poursuivre.

« Comprends-moi bien : j'ai pas le choix. Si elles sont là, c'est en prévision.

— Mouais ! Mais en prévision de quoi ? le taquina Youn.

— En prévision... »

Toujours la même réponse à la même question. Mais Youn s'en moquait : chacun n'a-t-il pas le droit à de

petites manies ? Alexandre aurait tout aussi bien pu collectionner des porte-clés... Ou des autocars.

Alors que son ami s'évertuait à hisser l'objet de son dernier larcin au sommet d'une pile déjà branlante, Youn abandonna l'idée des autocars.

Alexandre n'ouvrait jamais ses valises, il se contentait de les aimer ainsi. S'il était un curieux personnage, il n'était pas curieux de nature, préférant imaginer des contenus invraisemblables à chacune d'elles.

Selon leur taille ou leur couleur, leur poids ou leur matière, il leur inventait des propriétaires, leur traçait des destinées, leur arrangeait des rencontres. Il jouait avec ses valises comme d'autres avec des soldats de plomb.

Seulement ses soldats à lui n'étaient pas du cuir dont on fait les héros, et passaient le plus clair de leur temps à la recherche d'un amour qu'Alex ne se privait pas de leur trouver. Il avait ainsi célébré de nombreux mariages, uni de multiples valises... Mais toujours dans la clandestinité, par crainte de s'attirer les foudres d'une religion vieillissante.

« Tu crois qu'elles vont se reproduire en captivité ? l'avait un jour interrogé Youn.

— Tu sais, je suis pas fou à ce point, avait souri Alexandre. Je sais bien qu'elles n'y parviennent qu'à l'état sauvage. »

Youn aurait pourtant été curieux de voir le fruit d'un accouplement entre une valise en bakélite et une consœur en carton. Ou celui d'une valise écossaise et d'un sac en croco...

« Alex, si jamais... par je ne sais quel miracle... Tu me garderais un petit ?

— T'es pas un peu fou, non ? Allez, c'est bon maintenant : oublie ça, tu veux ! Mais, et toi ? Quand est-ce que tu te lances ? »

Le Youn que connaissait Alexandre disparut derrière une grimace.

Avec cette question qui revenait jour après jour, Youn se trouvait chaque fois confronté à ses peurs ridicules, et son ami ne pouvait l'ignorer.

Youn rêvait vraiment de se laisser enfermer dans cette pièce : enfin seul au cœur d'une multitude de valises mystérieuses. Il se voyait bien résistant au chant des sirènes, sentait déjà les embruns de la mer du Couchant lui fouetter le visage. Oui, il en rêvait. Mais comment ne pas se laisser aller à ouvrir ne serait-ce qu'un seul de ces bagages inconnus ? Comment refuser de se plonger dans une de ces bribes d'existences fabuleuses et inviolées ?

Youn se serait bien vu Ulysse des temps modernes ne redoutant pas de partir pour de périlleux voyages. Il se sentait prêt à braver Charybde et Scylla. Mais du roi d'Ithaque il n'était qu'une pâle copie. Triste ersatz paralysé par ses propres bagages, tel était le tragique destin de Youn.

Comme une gourgandine à la poignée incendiaire, toujours la même, venait de lui décocher ce qu'il ressentit au plus profond de sa chair comme une œillade assassine, Youn capitula définitivement. Il souffla et reporta une nouvelle fois l'expérience, conscient qu'autrement, il lui faudrait succomber aux charmes de cette traîtresse.

Personne, hormis Alexandre le psy quinquagénaire, n'avait réussi cette terrible épreuve des valises. Personne d'autre que lui n'avait pu rester plusieurs heures enfermé avec elles sans chercher à en ouvrir au moins une. Et Youn regardait son ami avec admiration, persuadé malgré tout que lui aussi y arriverait... un jour.

MADemoiselle

Youn s'était réveillé un matin, persuadé qu'enfin il était prêt... Rapidement, il avait déchanté.

La première fois, il avait tenu dix minutes dans la pièce avant de se précipiter dehors, les cheveux trempés de sueur. Depuis le début, une valise l'obnubilait, le rendait dingue. Quelque chose d'incompréhensible se passait en lui. Ce même matin n'avait-il pas ressenti une étrange chaleur dans le bas du ventre quand il en avait caressé le cuir ?

Pourtant cela ne l'avait pas arrêté. Il y était retourné jour après jour. Jusqu'à ce jour ...

Youn la trouvait si séduisante, si désirable, qu'il s'inquiétait vraiment de sa santé mentale. Seulement, dans le même temps, il éprouvait de telles sensations auprès d'elle qu'il s'était rapidement su incapable de mettre un terme à leur curieuse relation.

Rendre ses clés à Alexandre aurait sûrement été la solution. Sûrement... Mais il en avait déjà fait plusieurs doubles au cas où, dans un moment de lucidité, l'envie folle de redonner le trousseau à son propriétaire lui serait venue. À la simple idée de ne plus revoir cette merveille de valise, ses mains étaient prises de tremblement, son cœur se serrait, sa poitrine se comprimait. Peut-être faudrait-il qu'il en vienne à la ramener chez lui ? Alexandre ne s'en apercevrait pas forcément ?

Peut-être lui suffirait-il de l'ouvrir pour en finir ?

Oui ! C'était ça ! L'ouvrir !

Il avança la main, posa un doigt sur le métal de la serrure...

« Vous ne devriez pas ! »

Le bond que fit Youn le propulsa dans une pile de valises qui s'écroula sous l'impact. Aussitôt un parfum

lourd et entêtant emplît l'espace exigü. « La poisse », grommela Youn. Sûrement une bouteille de parfum venait-elle d'exploser dans une des valises.

« Je suis désolée..., s'éleva à nouveau la voix. Pour la frayeur, je veux dire. Ce n'était pas le but... Mais je n'avais pas le choix. »

« Désolé, désolé... T'en collerais du repentir », rumina Youn en s'extirpant des valises.

Ce n'est que lorsque sa tête émergea des éboulis ménagers qu'il tomba nez à nez avec la jeune femme qui venait de parler... Et se demanda aussitôt si le terme *jeune femme* était bien le plus approprié...

Une masse immatérielle et translucide, possédant tous les attributs propres à une jeune femme, mais flottant tranquillement un bon mètre au-dessus du sol, lui souriait timidement. « Génial comme moyen de locomotion ! » fut la première et étrange pensée qui traversa l'esprit de Youn, lui qui promenait depuis toujours une légère et inexplicable claudication. « Bancroche dans la tête, bancroche dans l'attitude », se plaisait-il à répéter.

« Vous avez de drôles d'idées, vous.

— Pardon ?

— Oh ! Je suis désolée... Je crois que... – elle fit un étrange signe de la main en direction de sa propre tête – que je lis dans les pensées... Privilège de fantôme, sans doute. »

Youn avait donc la réponse à la question qu'il n'avait pas eu le temps de poser. Ainsi, les fantômes ne se promenaient pas tous en secouant des chaînes. Cette soudaine promiscuité en serait d'évidence moins bruyante. En serait-elle pour autant plus rassurante ? Et puis qu'est-ce qu'elle lui voulait d'abord ?

« Oh ! chuchota l'intéressée. Si ce n'est que ça. Surtout ne craignez rien. Je ne vous veux aucun mal. »

« Toujours ça de gagné », apprécia Youn. Étrangement, il n'éprouvait aucune crainte. Au contraire il était bien, presque apaisé, trouvant même l'apparition plutôt jolie.

« Je vous remercie... Youn, fit-elle en rosissant légèrement. Youn ? C'est bien votre prénom ?

— Mais vous avez fini de lire dans mes pensées, oui ? C'est désobligeant à la fin. J'ai l'impression d'être tout nu. »

Comme surprise, la jeune femme afficha un sourire confus et ses joues s'empourprèrent pour de bon.

« Attendez, là... s'inquiéta Youn. Ne me dites pas que vous me voyez... ?

— Je suis vraiment désolée. Je n'y suis pour rien.

— Oui et bien ça suffit maintenant ! Tournez-vous ! Mais qu'est-ce que je raconte moi ? Pensez à autre chose et tout de suite !

— Mais ce n'est pas moi, c'est vous qui venez de créer cette image...

— Ah c'est facile ça ! Et d'abord qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? »

L'apparition baissa les yeux, pointa un doigt vers le fatras de bagages :

« Je suis là pour... la valise ? Je n'ai malheureusement pas beaucoup plus de détails à vous donner. La seule autre chose dont je sois sûre, c'est qu'en ce moment je suis ici avec vous. »

Le visage de Youn s'éclaira :

« Ça y est ! J'ai compris ! Vous êtes le génie de la valise ? Comme celui de la lampe ? »

L'idée, quoique visiblement inattendue, sembla réjouir l'apparition.

« J'ai droit à combien de vœux ? tenta Youn.

— Désolée. Mais je ne suis pas véritablement son génie. Je serais plutôt... Enfin je crois... Disons... Son fantôme ?

— Vous vous foutez de moi ? C'est ça, hein ! Vous vous foutez de moi ? Parce que fantôme de valise, c'est un peu comme...

— Je vous en prie, ne soyez pas désobligeant ! s'emporta la jeune femme en croisant ses bras sur sa poitrine. Croyez-moi sur parole, je ne suis pas là pour le plaisir et quitte à être un esprit, je préférerais clairement officier dans un endroit un peu plus spacieux. Mais je suis un fantôme de valise et c'est à cause de vous si je suis ici. Alors s'il vous plaît, ne m'insultez pas !

— Mes excuses, Mademoiselle. Je ne voulais pas vous blesser. »

Il l'avait bien appelée *Mademoiselle*... Cette soudaine gentillesse eut le don de la calmer. Il y avait si longtemps qu'on ne l'avait pas appelée ainsi. Son visage se détendit et une pensée la fit sourire. Youn regretta de ne pas posséder son pouvoir de lecture.

« Alors là, fit-elle. Ce n'est peut-être pas toujours très drôle vous savez ?

— Pardon ?

— Lire dans les pensées. Ce n'est peut-être pas toujours très agréable. Je manque encore d'expérience sur le sujet, mais, sans vouloir jouer les rabat-joie, il me semble que c'est une ouverture sur un livre que l'on n'a pas choisi.

— Mais vous devez aussi pouvoir observer de jolies choses. À l'instant, quand vous souriez, ce devait être agréable, non ? Même pour un inconnu ?

— Je me souvenais juste de ce vague et merveilleux sentiment. Être vivante...

— Vous êtes donc un vrai fantôme ?

— Parce que vous en doutiez encore ? Plus vraie que nature et beaucoup plus morte que vive. Comme vous le voyez, je ne suis qu'une vapeur douée de raison avec une valise pour habitat.

— C'est pour ça que vous ne vouliez pas que je l'ouvre ? Le ménage n'est pas fait ? »

Un magnifique sourire illumina le visage de l'apparition.

« Eh bien vous alors ! Dites-moi : vous êtes vraiment fou ou juste un peu bizarre ? »

L'homme haussa les épaules avec sur les lèvres une moue empreinte de modestie.

« Peu importe, décida la jeune femme. Pour être franche, je ne sais même pas pourquoi je vous ai empêché d'ouvrir la valise. Ça doit être un réflexe. Et puis, aussi, je sens qu'il ne faut pas le faire, que quelque chose arriverait.

— Vous disparaîtriez ?

— Aucune idée, mais si j'étais certaine que ce ne devait être que ça et si j'avais eu le choix, croyez bien que je ne vous aurais pas arrêté tout à l'heure. Parce que croupir dans une valise, c'est tout sauf une sinécure. Non, il y a autre chose que j'ignore. Vous savez, je suis partie sans mode d'emploi... »

Après sa réponse, elle parut hésiter une fraction de seconde, puis son œil s'éclaira :

« Sans vouloir être indiscrete. Votre prénom... Ça vient de quel pays ?

— C'est un prénom d'origine celte. Vous aimez ?

— Il est vraiment étrange. Mais je crois que oui. »

La jeune femme terminait sa phrase quand elle sembla découvrir les piles de valises entassées autour d'eux. Son joli regard se posa alors sur une photo du film *Star Wars* punaisée au mur. C'était une scène se déroulant dans un bar infesté de monstres extraterrestres tous plus hideux les uns que les autres.

« Excusez-moi, fit-elle enfin sans parvenir à quitter des yeux les tentacules posés sur la tête d'un des Aliens. Mais cette affiche... elle est... Comment dire ? Surprenante,

non ?... En quelle année sommes-nous ? Et n'ayez pas peur de me dire la vérité, je ne suis pas morte de la dernière pluie ! »

Youn suivit le regard de la jeune femme et ne put s'empêcher de rire :

« Ne craignez rien... Dans le cinéma d'aujourd'hui, les effets spéciaux ont beaucoup évolués : cette affiche est une image extraite d'un film... Tout va bien. »

Elle lui jeta un regard soupçonneux et réitéra sa question initiale :

« Quelle année ?

— 2007.

— Et vous me jurez que vous n'êtes pas un mutant capable de changer d'apparence comme de chemise ?

— Je vous le jure... »

Sa parole donnée, un éclair alluma l'œil de Youn. Il détailla la fine silhouette de la jeune femme et un sourire flotta sur ses lèvres :

« J'espère que vous me pardonneriez ma curiosité mais, à propos de chemise, il y a une autre question que j'aimerais vous poser... »

Bien que la connaissant, elle se tut pour ne pas lui enlever le plaisir de l'interrogation.

« Voilà. Je me demandais... C'est vous qui avez choisi vos fringues ? Et puis... Vous pouvez changer de vêtements comme vous le souhaitez dans la valise ou bien vous êtes condamnée à rester comme ça ? »

Décidément, elle ne regrettait pas d'être apparue à ce drôle d'individu. Jamais elle n'aurait pensé pouvoir encore s'inquiéter de sa tenue vestimentaire avant que ce Youn ne fasse irruption dans sa mort. Et pour cause. Il était le premier vivant qu'elle rencontrait depuis ce jour où... C'était délicieux.

« À mon époque, se défendit-elle pour la forme, les robes indiennes étaient à la mode, vous savez ?

— Oh ça ! Je vous fais confiance, elles l'ont sûrement été ! Et votre parfum ? Laissez-moi deviner... Patchouli, non ? »

Comment savait-il pour son parfum...? Enfin, peu importait. Visiblement, sa robe avait mal traversé les années. Elle réfléchit, ne se fâcha pas. Après tout, n'était-elle pas une "demoiselle" ?

« Ma robe. Elle est vraiment si nulle que ça ?

— Non, non ! tempéra Youn. Nulle, c'est pas le mot. Disons...

— OK ! OK ! J'ai compris ! Fermez les yeux, s'il vous plaît ! J'ignore ce dont je suis capable. Je n'avais jamais pensé devoir faire une telle chose, un jour. »

Youn s'exécuta et patienta dans le noir, essayant de ne pas l'imaginer se dévêtant... Essayant seulement.

« Vous voyez, Youn, cela fait partie des pensées que j'aimerais ne pas avoir à relever. Même si l'image que vous avez de moi est assez flatteuse... Maintenant vous pouvez regarder. »

Alors Youn regarda. Et il resta sans voix... Devant lui se tenait la première version trash de Barbarella.

Sûrement avait-il raté un épisode où ils traversaient des portes spatio-temporelles ou quelque chose du genre ? Youn ne voyait aucune autre explication à ce qu'il découvrait en cet instant.

« Où est-ce que vous avez dégoté ça ? s'exclama-t-il. C'était dans la valise ?

— Vous plaisantez ? Je n'ai pas de vêtements comme ça dans la valise. C'est dans vos pensées que j'ai trouvé ça ! Vous n'aimez pas ?

— Dans mes pensées ?!

— Ben oui... »

Il faudrait absolument qu'il demande à Alexandre, son psy préféré, de lui accorder une séance, parce que, là,

Youn s'inquiétait sérieusement de ce que son cerveau engendrait dans son dos. C'était... C'était...

« Bon ! Je vais vous choisir une autre tenue ! »

Il ferma les yeux, se concentra sur un ensemble enfin portable et fit de grands signes.

« Prenez celle-là ! Vite !

— Il y a beaucoup plus de tissus sur celle-là que sur la mienne. Ça ne va pas faire trop démodé ?

— Pitié, habillez-vous...

— Youn, pourquoi est-ce que vous pensez sans arrêt à un mur ?

— Mais arrêtez de poser des questions, enfin ! Le truc du mur, j'ai vu ça dans un film...Maintenant habillez-vous vite pendant que je contrôle encore mes pensées.

— C'est dommage vous savez. Celle que j'ai est drôlement confortable. Légère, mais drôlement confortable. Comment appelez-vous toutes ces matières étranges et transparentes ?

— Je vous en supplie... Changez-vous vite avant que le mur se lézarde. J'aimerais tant que nous restions bons amis.

— Bon, bon. Calmez-vous... Vous êtes un drôle de personnage, vous savez?... Voilà. Vous pouvez ouvrir les yeux. »

Youn n'osa pas réclamer un jeans un peu moins moulant. Il revenait déjà d'assez loin.

« Vous êtes faite pour porter le jeans. On ne vous l'a jamais dit ?

— Imaginez-vous que c'est la première fois que j'en porte un comme celui-là, avoua la jeune femme. Comprenez que je ne suis pas totalement habituée à m'exhiber en pantalon, surtout si près du corps.

— Ça vous gêne ? Parce que là, ne vous inquiétez pas, vous êtes magnifique.

— Marie...

— Pardon ?

— Marie... C'est mon prénom...

— Vous êtes magnifique, Marie.

— J'en oublierais presque ma condition de revenante, roucoula la jeune femme. Je vous remercie. Je ne pensais pas qu'une personne serait un jour amenée à de nouveau prononcer mon prénom... En fait, c'est sûrement la seule chose qu'il me reste de mon passage sur terre.

— Pourtant je peux vous assurer que vous promenez avec vous un excédent d'humanité. »

Marie décela dans ces propos une sincérité désarmée et autre chose qu'elle ne put identifier. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait eu à côtoyer un vivant.

« Y a encore un truc qui me chiffonne, grimaça Youn. Alexandre sait que vous êtes dans la maison ?

— Qui ça ?

— Alexandre. C'est chez lui ici. Et la valise où vous habitez est à lui.

— À lui ? Vous plaisantez ? C'est ma valise ! La mienne ! Et non, je ne connais pas d'Alexandre. D'ailleurs personne n'avait essayé d'ouvrir la valise avant vous.

— Eh bien sachez que je ne regrette pas d'être le premier. Marie, vous êtes plus vivante que bien des jeunes femmes que je connais. Et jolie. Et drôle aussi.

— Je vais finir par croire que vous me faites la cour. Mais au fait, qu'est-ce que vous cherchiez dans ma valise ?

— Jusqu'à ce que vous apparaissiez, je crois que je ne le savais pas. J'imagine que j'ai toujours su que vous étiez là... Parce que ? Qu'y a-t-il dans la valise ?

— Des vêtements que vous trouveriez démodés et différentes babioles. Rien de bien original ou que je ne connaisse par cœur, hormis peut-être... »

La porte s'ouvrit brusquement et Alexandre entra sans même lâcher la poignée. Il inspecta d'abord les quatre coins de la pièce, puis revint s'intéresser à Youn. Il semblait inquiet :

« Tu parlais tout seul mon père ?

— Comme tu vois, oui. Ça ne va pas ? T'as l'air tout retourné.

— Tu plaisantes ? J'ai cru entendre deux voix dont une féminine et je te trouve là, à papoter tout seul. Crois-moi ça fout la trouille ! Et d'abord, pourquoi tu as foutu tout ça en l'air ? T'es sûr que tout va bien ? »

Youn lança un vague regard sur la pile de valises qu'il avait fait s'écrouler lorsque la fille... la jeune femme... enfin, Marie, lui était apparue, puis écarta les mains en signe d'incompréhension :

« Comprends pas... Sûrement une absence ? Mais t'inquiète pas, ma poule ! Regarde Norman Bates dans *Psychose*, il lui arrivait de se laisser aller à des actes pour le moins étranges et même de parler seul : pourtant il était en parfaite santé ! Pas de cholestérol ou de diabète. Peut-être, je dis bien peut-être, aurait-on pu lui reprocher un goût douteux dans le choix de ses robes... ? Ça n'en faisait pas un malade pour autant.

— Déconne pas avec ça. Le choix des robes, c'est important. »

Youn acquiesça, s'engouffra dans la brèche.

« T'as raison de parler de ça. À propos de fringues et pour ne rien te cacher, j'étais en train de relooker une revenante quand t'es arrivé. Tu sais que je me débrouille pas mal pour un novice ?

— Comment ça une revenante ?

— Une revenante ! Un esprit ! Un fantôme, si tu préfères ! Mais en fille ! Enfin, je crois... Jolie en plus ! C'est elle que tu as dû entendre en arrivant. Mais quand tu es entré, elle s'est volatilisée. Elle est plutôt du genre

timide. Ça doit être ses nouvelles frusques. Elle n'y est pas encore habituée.

— J'ai des fantômes à la maison et je ne les ai jamais croisés ? Je suis vraiment une bille.

— C'est parce que tu ne connais pas le sésame. Y a des phrases à prononcer à l'envers et deux ou trois signes cabalistiques à savoir, c'est tout. Tu ne t'imagines quand même pas que ça se fait comme ça, en claquant des doigts ? »

Youn claquait des doigts et pria pour que Marie n'apparaisse pas au milieu de la pièce.

« Youn, tu as fini de te foutre de moi. Si tu es en passe de péter les plombs, tu m'en parles. Comme tu le sais, je suis plutôt bien placé pour m'en occuper. Après ta séparation d'avec Nina, je comprendrais. Mais tu ne m'inventes pas des histoires à dormir debout. On a passé l'âge, tu ne crois pas ? »

Youn en était désormais sûr. Son ami n'était pas prêt à entendre la vérité.

« Excuse-moi. C'est seulement que je trouvais ça sympa de te mettre dans la confiance... »

— Putain, Youn !

— Rholalaaa, Alex ! Râle pas, je plaisantiiiiis ! D'ailleurs tu peux être certain que si j'avais découvert un esprit dans la maison, je ne t'en aurais pas parlé. Je l'aurais gardé pour moi.

— Ça, j'en suis moins sûr. Sans vouloir être méchant, pour toi, garder un secret, c'est comme ne pas ouvrir une valise : une sympathique utopie.

— Ben merde alors... Heureusement que tu ne voulais pas être méchant ! Eh bien, figure-toi que pendant ton absence, je n'ai pas dégrafé une seule de ces jeunes personnes. À peine si l'idée m'a effleuré. Je me suis conduit en parfait gentleman. D'ailleurs, si elles pouvaient parler, elles te le diraient !

— Tu es dingue, Youn... Pas dangereux, mais dingue quand même.

— Arrête tes conneries, s'il te plaît. Tu ne crois tout de même pas que tu m'auras par la flagornerie. Sache que je refuserai toujours d'aller m'allonger sur ton canapé sous prétexte que je donne des petits noms aux valises et que je leur jette du pain quand tu n'es pas là... Pas de canapé, tu m'entends ?

— Complètement cinglé... Tu restes manger avec moi ou tu rentres ?

— Je ne sais pas. Je me suis pas posé la question.

Youn s'arrêta et réfléchit une seconde :

— Alex, tu sais combien tu as de valises ?

— Non. Je ne me suis jamais amusé à les compter. Environ une centaine, je pense.

— Et tu sais exactement d'où elles viennent, toutes ?

— Celles que j'ai trouvées, oui. Pour celles qu'on m'a ramenées, c'est différent. Je n'ai pas pu contrôler. Et comme je ne les ai jamais ouvertes...

— Et il ne t'est jamais venu à l'esprit que parmi toutes ces valises volées, l'une d'elles pouvait être pleine de billets de banque ?

— À la place de *valises volées*, j'aimerais autant que tu emploies le mot *collection*.

— Et c'est moi le malade... ? Bien... Alors, des billets dans ta *collection*, ça ne t'a jamais effleuré ?

— Youn ! Pars d'abord du principe que l'une de ces valises est peut-être la boîte de Pandore. Tu voudrais prendre sur toi de lâcher les pires calamités sur la planète ?

— Si j'étais toi, je ne m'inquiérais plus pour ta boîte et ses foutues calamités. Si tu connaissais mon ex-belle-mère, tu ne serais pas long à comprendre qu'un curieux a déjà officié ! Mais pas de panique, je maîtrise la situation... j'ai l'adresse du fléau !

— Est-ce que ça t'arrive d'arrêter tes pitreries ? Il pourrait y avoir quelque chose de terrible dans l'une ou l'autre de ces valises. J'en ai trouvé certaines complètement abandonnées, tu sais. Alors qui te dit qu'il n'y a pas un cadavre en morceaux à l'intérieur de celle-là ? Ou de celle-là ? »

Alexandre venait de désigner la valise de Marie... Se pouvait-il qu'il sache quelque chose à son sujet ? D'un autre côté, Youn imaginait difficilement la jeune fille dont il venait de faire la connaissance, empilée sous forme d'abattis et de côtelettes au fond de son bagage. Et puis cela ne tenait pas. Un corps dépecé finissait fatalement par, un jour ou l'autre, provoquer des émanations pour le moins nauséabondes. La jeune fille avec qui il avait discuté ne dégageait rien de tout ça. Bien au contraire.

« Ouais, ben ma poule, ça ne tient pas tes histoires de cadavres. Et j'irais même plus loin : le malade, c'est toi.

— T'en fais de ces découvertes. Tu crois vraiment que je serais psy, si j'étais sain d'esprit ? Franchement ? »

Évidemment. Il marquait un point.

« Ce que je veux dire, Youn, c'est que s'il est difficile de ne pas ouvrir une valise, c'est surtout bien plus agréable. Rien ne vaut le mystère... C'est comme en amour ! »

« Des conneries ! » pensa Youn. Lui ne résistait jamais aux femmes. D'une timidité malade, il avait trop peu d'occasions d'en séduire pour prendre le risque de les voir se tirer avec un bellâtre à gourmette pendant qu'il goûterait les moments de félicité précédant l'accouplement : Youn leur sautait dessus ! Point !

« Tu as sûrement raison, mais je me verrais quand même bien enchaîné aux murs pour éviter un moment d'égarement... Tu ne pourrais pas installer des chaînes et des menottes dans un coin de la pièce ?

— Arrête de déconner... Je vais préparer l'apéro. Tu ranges ton bordel et tu me rejoins ? »

Alors qu'Alexandre sortait, Youn regarda une dernière fois autour de lui. Il claqua des doigts sans grand succès puis, plus simplement, murmura :

« Vous êtes encore là, Mademoiselle ? »

Mais personne ne répondit.

*

La ruelle était calme à l'heure où Youn se décida à regagner ses pénates. La nuit tomberait bientôt et il n'avait aucune envie de rentrer pour se planter devant la télévision. Une fois à la maison, il ne lui resterait plus qu'à attendre que le sommeil vienne le cueillir devant un programme sans attrait de seconde partie de soirée... Une éternité.

Depuis que Nina avait abandonné le domicile conjugal avec leur fille Clémentine dans ses bagages, Youn devait reconnaître qu'il vivait un peu n'importe comment. Il se retrouvait ainsi à dormir un soir chez Alexandre, un autre chez lui, quand il ne se débrouillait pas pour trouver refuge chez Cécile qui pourtant le battait froid. Celle-ci n'avait visiblement pas pardonné à Youn son refus de l'accueillir dans son appartement après le départ de Nina. C'était pourtant en découvrant sa liaison avec Cécile que Nina était partie. Mais Youn ne s'imaginait pas vivre avec une autre femme que la sienne. D'ailleurs, pourrait-il seulement continuer à vivre sans Nina...?

S'il était indubitable que Cécile avait en sa possession de sérieux atouts, Youn aimait à penser qu'il y avait autre chose que le sexe dans la vie... Quoique... Youn s'arrêta au milieu des pavés et alla s'adosser à un portail d'époque. Il alluma une cigarette. Tout de même, le cul de Cécile : si rond et

tellement ferme. Des heures et des heures de musculation dans des clubs de gym à la con... Ah, ce cul ! Et ces seins ! Ces seins en poire qui semblaient tellement réels... D'ailleurs, peut-être l'étaient-ils ?

Lorsqu'un peu plus tard, il se rendit compte qu'il venait d'arriver devant l'immeuble de Cécile, Youn prit cela comme un signe. Il se coiffa en aveugle avec les doigts avant de se laisser aller à sonner. « À quoi bon fuir sa destinée ? » pensa-t-il. « Surtout quand elle ressemble à une bonne fortune... Une bonne fortune avec des seins en poire. »

